L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 16 DECEMBRE 1888.

La reconnaissance du Marabout

ÉPISODE DE LA CAMPAGNE DE KABYLIE (2) (1849).

La journée avait été rude et les Beni-Yenni s'étaient vaillamment défendus, ne quittant le terrain que pas à pas et n'abandonnant une maison que lorsque les murs s'écroulaient sur eux.

Le soir venu, le village, entièrement ruiné, resta entre nos mains et, à la lueur de l'incendie, les zouaves vainqueurs purent voir les vaincus gravissant la pente abrupte d'un piton, au sommet duquel ils établirent leur camp.

Les suivre de nuit eût été folie pure; du reste, les soldats étaient harassés et le repos leur était bien dû. Le commandant Bois-Gaillard fit sonner au bivouac. Demain on verrait.

On dormit bien et rien ne vint troubler un repos chèrement acheté.

Le lendemain quand l'aube parut et quand sonna la diane, un cri de rage s'échappa de toutes les poitrines. Les zouaves apercevaient devant eux tous les pitons, tous les rochers, toutes les collines, garnis de Kabyles. On eût dit qu'il avait neigé des burnous.

Les zouaves étaient huit cents, les Kabyles étaient au moins six mille. Pendant la nuit, il en était arrivé de tous les côtés et Sidi-Mohamed-Ali-ben-Ouadda, le marabout battu, allait pouvoir prendre sa revanche.

Les zouaves, sac au dos, l'arme au pied, entouraient, silencieux, le commandant Bois-Gaillard qui tordait sa moustache avec colère, en regardant l'ennemi dont la masse grossissait toujours.

Huit cents contre six mille! Et la pente qui conduisait au premier plateau, au plus accessible, était raide, presque à pic et ne présentait pas un abri.

Les 800 zouaves, pas un n'arriverait là-haut. Mieux valait retourner reprendre la position de l'avant-veille que gardait un poste de 50 hommes et qui était plus défendable que ce village en ruines. De là, on enverrait à Médéah (3) chercher du renfort.

Si les Kabyles avaient l'audace de venir attaquer le camp, on les recevrait de la belle manière, et on tiendrait toujours assez longtemps pour donner à la colonne de secours le temps d'arriver. Avant tout, un officier doit faire son devoir, et le devoir du commandant Bois-Gaillard, en cette occurrence, était de ne pas faire tuer inutilement ses hommes.

Il poussa un juron énergique, montra le poing à l'ennemi et donna d'une voix sourde l'ordre de quitter la place et de revenir au camp qui se trouvait à deux kilomètres environ en arrière.

Comme la colonne se formait, on vit sortir d'une maison aux trois quarts démolie le vieux sergent Bazin qui portait dans ses bras un petit garçon de trois ans endormi.

—Voilà ma prise, dit le sergent; le mioche est gentil, je l'adopte. Sa mère ou sa nourrice a été tuée d'une balle; Mme Verdron, la cantinière, en prendra soin quand je ne serai pas là. Vous permettez, mon commandant?

Le commandant esquissa un sourire et fit oui de la tête.

Bazin, tout joyeux, monta sur un pan de mur, prit l'enfant entre ses mains, l'éleva au-dessus de sa tête et, de sa voix gouailleuse et grasse de vieux Parisien, il cria aux Kabyles les plus proches, les combattants de la veille: Ohé! les barbouillés, si le gosse est à vous, vous pouvez venir le prendre, je demeure en face et vous trouverez toujours quelqu'un pour vous répondre!

Les Kabyles n'entendirent pas les paroles, mais ils aperçurent l'enfant et une immense clameur s'éleva de leurs rangs. Deux cents fusils s'abaissèrent dans la direction du sergent, mais aucun coup ne partit, un homme, un chef, sans doute, s'était précipité devant les tireurs et leur avait fait relever leur arme.

Le commandant fit former les rangs et la petite colonne se mit en marche. Une demi-heure plus tard, les zouaves avaient réinstallé le camp.

—Tenez, madame Verdron, dit le sergent Bazin, en lui remettant le petit Kabyle, je vous amène un apprenti gâte-sauce; quand il sera grand, j'en ferai un zouave.

—J'vous demande un peu, si on avait besoin d'ça, dit d'un air bourru la cantinière, une grosse femme de quarante ans qui portait moustache comme un vieux brisquart. Enfin, puisqu'il y est, on l'soignera tout de même, bien qu'ça n'soit pas d'la bonne graine.

Et là-dessus, elle installa le bambin sur un petit fût vide et le régala d'une trempette de biscuit dans du vin.

Le commandant Bois-Gaillard, aussitôt arrivé, avait expédié un message au général de Salles, à Médéah, pour le mettre au courant de la situation et le prier d'envoyer des renforts.

Durant tout le jour, l'ennemi resta dans ses positions sans paraître se soucier des Français.

Le soir, vers sept heures, une sentinelle vit un Kabyle gravissant sans bruit un étroit sentier qui conduisait au camp; elle cria: Qui vive! L'homme disparut.

Vers minuit, un autre soldat en faction s'étant assoupi, appuyé à un arbre, fut réveillé par le craquement d'une branche morte à terre; il ouvrit les yeux. Un Kabyle de haute stature était à dix pas de lui. Le soldat fit un bond en arrière, cria: A moi! et fit feu au hasard.

Lorsque le sergent et les hommes de garde arrivèrent, ils fouillèrent en vain tous les buissons, ils ne virent rien.

Le commandant, averti, ordonna des rondes de demi-heure en demi-heure, mais personne ne se montra plus.

Le matin venu, les zouaves raillèrent leurs deux camarades les traitant d'hallucinés et de visionnaires. Ceux-ci, piqués, sortirent secrètement du camp et visitèrent ensemble les fourrés et les ravins qui l'entouraient.

Depuis deux heures, déjà ils battaient les buissons et commençaient à désespérer, lorsque, à vingt pas à peine, ils aperçurent, couché à plat ventre, leur maraudeur qui, protégé par une touffe d'arbousiers, épiait attentivement ce que se passait dans le camp. D'un bond, ils furent près de lui et, avant qu'il ait pu faire un mouvement pour fuir ou se défendre, ils le saisirent.

Le prisonnier ne prononça pas un mot et, sans faire de résistance, se laissa conduire par les deux zouaves triomphants.

Cet homme grand, sec, nerveux, portait une longue barbe noire, ses yeux profonds au regard sombre et son nez droit donnaient de la dureté à ses traits et de la sévérité à sa physionomie. Il était vêtu d'un burnous sale et délabré, ce qui prouvait qu'on n'avait pas affaire à un chef, mais, sans doute, à quelque fanatique qui s'était dévoué à la périlleuse mission d'espionner les agissements du détachement.

Lorsque les trois hommes arrivèrent au camp, un soldat courut prévenir le commandant qu'un espion venait d'être arrêté. Le commandant Bois-Gaillard donna ordre de le lui amener.

En ce moment, devant la tente servant de cantine, se passait une scène tout à fait extraordinaire.

Sur les genoux de la cantinière, qui venait de le débarbouiller, était assis l'enfant trouvé dans le village; devant lui, accroupi sur ses talons, se tenait le vieux sergent Bazin, tenant de la main gauche une gamelle pleine de soupe fumante et de l'autre une cuillère de bois avec laquelle il le faisait manger.

Lorsque le prisonnier, passant près du groupe, eut aperçu l'enfant, il poussa un cri de joie, s'élança près de lui, l'enleva dans ses bras, le couvrit de baisers, inondant son visage de larmes et répétant: "Mon fils! mon fils!"

—Allons bon! dit le sergent Bazin, voilà le père retrouvé, et moi qui songeais déjà à faire un sort au mioche! Après tout, vaut mieux qu'ça finisse comme ça, la nature est la nature.

Et tout attendri de cette scène, le vieux chacal essuya d'un revers de main deux larmes qui, malgré lui, allaient rouler de ses yeux dans sa rude moustache.

Le commandant s'était approché.

—C'est toi, dit-il au Kabyle, que deux de mes hommes ont trouvé aux abords du camp?

—Oui.

—C'est Ben-Ouadda qui t'a envoyé nous espionner?

—Non, Ben-Ouadda ne m'a pas envoyé et je ne suis pas un espion. Vous m'aviez pris mon fils et je venais essayer d'enlever son corps, car je croyais que vous l'aviez tué.

—Nous ne tuons pas les enfants; c'est bon pour vous qui ne respectez rien.

—Que vas-tu faire de moi?

—Tu es mon prisonnier, et, comme tel, je pourrais te garder et faire de toi ce que bon me semblerait; mais comme tu n'es venu ici que dans l'intention de reprendre ton fils, pars et emmène-le; je veux bien ne pas te considérer comme prisonnier de guerre. Seulement tu diras à Ben-Ouadda que, s'il vient nous attaquer, nous saurons le recevoir comme il faut; il sait du reste ce que valent les zouaves. Dis-lui aussi que, si jamais il tombe entre mes mains, je le le ferai, lui, fusiller comme un chien.

—Ah! dit le Kabyle, et son œil noir eut un éclair, merci, qu'Allah te bénisse!

Et serrant son fils dans ses bras, il s'en alla.

A peine avait-il fait quelques pas que deux Beni-Yenni faits prisonniers l'avant-veille et qu'on occupait aux corvées se rencontrèrent avec lui. Ils restèrent un instant interdits et soudain ils s'écrièrent: —*Aya sidi merabete!* (1) puis, se prosternant à ses pieds, ils embrassaient le bord de son burnous disant:

—Qu'Allah père de l'heure allonge tes jours et que ses bénédictions se répandent par tes mains sur nos têtes!

Le commandant et tous ceux qui l'entouraient étaient stupéfaits.

—Que signifie cette comédie et que te disent ces gens? demanda Bois-Gaillard.

L'autre redressa sa haute taille et, plein de fierté, il répondit d'une voix vibrante:

—Ils disent que je suis Mohammed-Ali-ben-Ouadda, ton ennemi, et ils disent vrai. Allah, sans doute, a voulu qu'il en soit ainsi, que sa volonté soit faite.

Puis, étreignant son fils sur sa poitrine, il l'embrassa longuement, et, le déposant à terre, il dit:

—Je te laisse mon enfant; lorsque je serai mort, renvoie-le vers les miens, c'est tout ce que je te demande. Maintenant, fais-moi fusiller, je suis prêt à mourir.

Le commandant Bois-Gaillard sentit son cœur battre violemment dans sa poitrine; un instant, le soldat et l'homme luttèrent en lui, l'homme l'emporta.

—Je t'ai dit tout à l'heure que si je prenais Ben-Ouadda je le ferais fusiller, c'est vrai, mais j'ai voulu dire, si je le prenais les armes à la main. Ce n'est pas ainsi que je t'ai pris, et, je le répète, tu n'es pas pour moi un prisonnier de guerre. Va-t-en. Les Français sont assez forts pour être généreux.

Le marabout regarda longuement le commandant Bois-Gaillard.

—C'est bien, dit-il enfin, Allah entend toujours avec joie de telles paroles. Encore une fois, merci et adieu!

Et Mohammed-Ali-Ben-Ouadda, reprenant son fils dans ses bras, sortit lentement du camp, descendit un sentier et se perdit bientôt entre les buissons et les rochers.

Le commandant le regarda s'éloigner et, après l'avoir vu disparaître, il resta longtemps encore songeur, l'œil perdu dans l'espace.

Au loin, sur les hauteurs où bivouaquaient les Kabyles, on entendait, comme un roulement prolongé et monotone, le bruit des derbourkas (2) et des tambours à main (3), dominé par la voix stridente des flûtes de roseau. C'étaient les soldats de Ben-Ouadda qui, en attendant le combat, chantaient des rapsodies guerrières.

Le commandant regagna sa tente. Comme il passait près de celle d'un jeune sous-lieutenant, il entendit celui-ci qui disait à deux autres officiers:

—Oui, messieurs, le commandant a eu tort, sa générosité nous coûtera cher à tous. Quand on tient un chef comme Ben-Ouadda, on ne commet pas la sottise de le laisser aller. C'est très chevaleresque, mais c'est absurde.

Les deux autres officiers approuvèrent.

Le commandant sentit le sang lui monter à la tête et la colère lui mordre le cœur. Il se contint pourtant et rentra chez lui nerveux et surexcité.

Comme le jour tombait, le soldat qu'il avait envoyé à Médéah rentra au camp.

—Eh bien! lui demanda-t-il.

—Rien, mon commandant, le général a quitté Médéah, il y a trois jours, n'y laissant qu'un faible détachement; il se dirige avec toutes ses forces sur Boghar (1) où une nouvelle insurrection vient d'éclater.

Le commandant fronça les sourcils.

—Bien, dit-il, demain, je ferai lever le camp, et nous retournerons à Médéah.

—Il sera trop tard, dit le zouave, l'ennemi nous a tournés, il a coupé notre ligne de retraite et j'ai eu bien de la peine à arriver ici inaperçu. Voyez plutôt, ajouta-t-il en relevant la porte de la tente.

En effet, la nuit étant venue, on apercevait sur toutes les hauteurs, à droite, à gauche, en avant, en arrière, des feux de bivouacs et le camp français semblait entouré d'un anneau de feux.

Le commandant Bois-Gaillard dit simplement:

—Tant pis, nous mourrons ici alors!

Quand l'aube pâlit le ciel, le commandant fit appeler tout son monde.

—Mes enfants, leur dit-il, la retraite nous est coupée, nous n'avons de secours à attendre de personne; nous ne pouvons ni vaincre ni fuir. Sachons au moins mourir et vendons chèrement notre vie, en vrais zouaves que nous sommes. Vive la France!

—Vive la France! répétèrent d'une seule voix officiers et soldats; puis chacun en silence prit son poste de combat.

Déjà l'ennemi s'ébranlait. Des hauteurs qu'ils occupaient, les Kabyles descendaient tous ensemble et c'était, le long des ravins et des sentiers étroits, de longs torrents humains ou comme des coulées de lave blanche et vivante.

En bas, ils se rapprochaient peu à peu, se resserraient en un large ruban, tout autour de la colline isolée, au sommet de laquelle les Français s'étaient retranchés. Encore une heure tout au plus, et l'assaut serait donné.

De ces huit cents zouaves prêts au combat pas un ne devait échapper, et cependant aucune plainte, aucun murmure ne se faisaient entendre. Impassibles, ils attendaient la mort comme s'ils eussent pu douter qu'elle vînt.

Tout à coup, les Kabyles s'arrêtèrent. Un groupe de cinq cavaliers dont quatre portant le burnous rouge des kaïds (1), et l'autre, le premier, le burnous vert des Cheurfa (2) se détachèrent des autres et s'avancèrent au pas vers le camp. Bientôt, on ne les vit plus, les buissons d'arbousiers les cachaient.

Le commandant, les officiers, les soldats, étaient perplexes.

Que pouvait bien leur vouloir Ben-Ouadda? Car c'était bien lui, le premier cavalier, chacun l'avait reconnu.

Venait-il proposer une capitulation honteuse?

Alors il pouvait s'éviter la peine de monter jusqu'au camp. On était prêt à mourir, on mourrait; mais quant à se rendre, même avec la promesse d'avoir la vie sauve, jamais.

Les cavaliers reparurent. Arrivés au haut de la montée, les kaïds s'arrêtèrent, Ben-Ouadda seul continua jusqu'au camp. Les zouaves remarquèrent alors, assis sur le pommeau de sa selle, son fils, qui tenait dans ses petites mains un sabre nu.

—Commandant, appela le marabout, mon fils a tenu à t'apporter un présent; veux-tu venir le recevoir?

Le commandant sortit du retranchement et s'approcha du cavalier. L'enfant lui remit le sabre.

—Prends, dit le chérif, ce sabre est le mien. Je ne te le rends pas, je te le donne. Si nous avions combattu contre vous aujourd'hui, nous vous aurions exterminés, car nous sommes dix fois plus nombreux que vous. Toi, tu m'as vaincu deux fois; il y a trois jours, par tes armes, hier, par ton cœur. Mohammed-Ali-Ben-Ouadda n'est plus ton ennemi, il est ton ami, et, désormais, lui et les siens seront les alliés de la France.

Et, sautant à bas de son cheval, il donna l'accolade au commandant.

Bois-Gaillard se tournant alors vers les trois jeunes officiers qui, la veille, l'avaient si sévèrement jugé:

—Vous voyez, messieurs, leur dit-il, qu'on peut être chevaleresque sans être pour cela absurde.

Les trois officiers surpris baissèrent la tête en se mordant les lèvres.

—C'est égal, dit le sergent Bazin tout ému, ça porte chance de trouver des gosses.

Une heure après, Français et Kabyles fraternisaient.

ALFRED PIGNY.

Dans le *Petit Journal*, de Paris.

(1) Marabout en arabe M'rabet, membre de la noblesse religieuse et de la noblesse comme la noblesse militaire est héréditaire. L'influence des marabouts sur les tribus arabes et kabyles est immense.

(2) Kabylie, massif montagneux à l'est d'Alger, formant un vaste quadrilatère de 5,800 kil. carrés, contenant 170,000 habitants. Les Kabyles avaient toujours conservé leur indépendance. Ils avaient repoussé la domination turque et refusé de reconnaître l'autorité d'Abd-el-Kader. La conquête de la Kabylie fut commencée en 1847 par Bugeaud et terminée en 1857 par le maréchal Randon, les généraux Saint-Arnaud, Mac-Mahon, Bedeau, Pélissier, Bosquet et Renault s'y sont également illustrés.

(3) Médéah, sous-préfecture du département d'Alger. Cette ville fut occupée momentanément en 1830, 1831 et définitivement en 1840. Elle est construite sur une montagne du petit Atlas aux confins de la Kabylie.

(1) Ah! seigneur marabout!

(2) Le derbouka est un instrument fait d'un vase en terre ayant pour fond une peau tendue.

(3) Le tambour à main est un immense tambour de basque sans sonnailles.

(1) Boghar, ville du département d'Alger, à 150 kilomètres au sud de cette ville, sur la route de Laghouat. Fortifiée par Abd-el-Kader en 1839, elle fut prise et incendiée par les Français en 1841. Relevée promptement de ses ruines, cette ville est restée longtemps un véritable foyer d'insurrection.

UTOPIES.

LE "MARSOUIN"

NAVIRE CUIRASSÉ SANS CUIRASSE.

Tout le monde connaît les phases successives de la lutte engagée depuis plus d'un quart de siècle entre les ingénieurs et les artilleurs de la marine. Dès 1860, M. Dupuy de Lôme mit à la mer cette fameuse frégate la *Gloire* qui semblait invulnérable, avec sa carapace métallique de onze centimètres d'épaisseur. Douze ans après, l'amirauté anglaise déclarait, d'après l'opinion des plus grands constructeurs de canons, qu'il faudrait aux navires de guerre une cuirasse de vingt-quatre pouces d'épaisseur pour faire réellement obstacle au projectile d'un canon de cinquante tonnes.

De nos jours, si les qualités de résistance des métaux employés pour la protection des coques ont été améliorées, il se trouve que les dimensions des canons et la force de pénétration de leurs boulets ont été en augmentant aussi rapidement. En fin de compte, personne ne sait bien au juste si les navires cuirassés rendront ou non, dans une guerre prochaine, des services en rapport avec l'énormité des sommes qu'ils ont coûté.

Les pessimistes ont, ces jours derniers, accordé une grande attention à la petite nouvelle suivante:

Le gouvernement, d'après quelques échos de journaux, s'est assuré la propriété d'une invention qui permet de lancer, avec les canons ordinaires, de lourds projectiles contenant une énorme charge de matières explosibles brisantes.

On savait déjà qu'avec de longs tubes à air comprimé, le lieutenant américain Zalinski était parvenu à envoyer à deux kilomètres de véritables torpilles volantes.

S'il est vrai que maintenant des engins de destruction aussi formidables peuvent être projetés à toute distance aussi facilement que des boulets, alors le duel des constructeurs et des destructeurs paraît devoir finir par la victoire de ces derniers, pour peu que l'on s'en tienne longtemps encore aux anciennes méthodes de combat.

—Mais les ingénieurs ont déjà commencé des recherches fondées sur un principe différent.

Récemment, l'amiral Pallu de la Barrière a imaginé des dispositions toutes nouvelles. D'après lui, l'eau pénétrant par l'ouverture béante pratiquée au flanc du navire par un boulet peut faire foisonner une matière spéciale qui, dès qu'elle est mouillée, se gonfle et prend de la consistance.

Le savant marin espère qu'avec un matelas de cellulose les vaisseaux de guerre pourront, pendant plusieurs heures, braver impunément l'effort de l'artillerie ennemie. Si un projectile vient à percer une paroi, celle-ci pratiquera d'elle-même, automatiquement, pour ainsi dire, l'obturation du trou fait par le boulet.

La cellulose augmentant de volume au contact de l'eau comme le fait une éponge viendra former "bourrelet" d'abord, et peu à peu "tampon" sur la partie "blessée" de la coque. L'eau rencontrant sur son passage un véritable bouchon artificiel, léger, mais formant obstacle suffisamment imperméable, ne pourra pénétrer en quantité notable dans le compartiment éventré. Somme toute, percée comme une écumoire dont les orifices seraient seulement garnis d'étoupe, une coque de navire pourrait flotter encore, laissant la vague suinter à peine sur son bordage intérieur.

Il est probable, cependant, que les inventeurs de la cuirasse élastique et légère ne sauraient prétendre qu'on peut aveugler par leur ingénieux procédé la voie d'eau qui se produirait lors d'une brusque rupture sur une surface notable de l'enveloppe extérieure d'un bateau.

Un obus garni d'une puissante charge de dynamite éclatant dans l'intérieur d'un compartiment étanche défoncerait tout un large pan des cloisons extérieures et intérieures de la partie atteinte, ferait sauter en morceaux les membrures de fer ou de bois, disperserait la cellulose et laisserait forcément béante une large déchirure dans laquelle s'engouffrerait le flot.

Il faudra donc trouver encore autre chose.

Quoi?

Du train dont va la science, il n'y a de solution durable à un problème de cette nature qu'une modification vraiment radicale de ce qui existait déjà. La découverte dont il va être question émane d'une cervelle méridionale et par suite légèrement brûlée par le soleil. Elle mérite pourtant qu'on en examine sérieusement le principe.

L'hiver dernier, pendant que par le travers d'une des merveilleuses îles de l'archipel grec passait un paquebot de la Compagnie hellénique une troupe de marsouins parut à l'avant. Les passagers s'amusèrent d'abord des ébats de ces étranges sauteurs. Les grands poissons approchaient imperturbablement, décrivant avec une régularité mathématique cette courbe qui tantôt les élève au-dessus de l'eau, comme des poissons volants privés d'ailes, et tantôt les maintient sous la vague comme tous les autres vulgaires habitants de l'onde. Sur-le-champ, quelques désœuvrés s'armèrent des fusils et des revolvers avec lesquels on tue le temps en manquant les goélands, au cours des traversées monotones.

Et lorsque la colonne des marsouins arriva tout près du navire, elle fut accueillie par une effroyable mousqueterie. Le tintamarre fut tel, qu'une fois les salves finies, personne ne voulait croire que toutes les balles tirées se fussent perdues. Parmi les tireurs deux ou trois Palikares loquaces, au moins, affirmaient avoir atteint le but visé. A les entendre, le sillage du navire devait être encombré de monstres marins percés de part en part.

Sur la passerelle, faisant son quart, était resté impassible un des officiers du bord. Je m'aperçus que ce jeune homme écoutait les criailleries du pont avec un sourire extrêmement singulier, à la fois railleur et amer. Il suivit longtemps des yeux les évolutions des étranges visiteurs de navires, et quand ils disparurent à l'horizon comme des oiseaux migrateurs, la physionomie du marin prit une expression si singulière qu'il me vint un désir subit de connaître la pensée qui allumait de telles flammes dans les yeux sombres du marin Hellène. Malgré la consigne, je montai près de lui et lui dis sans préambule:

—Il me semble, capitaine, que votre fusil vous manquait tout à l'heure? Tudieu! De quel regard vous suiviez ce gibier d'eau? Est-ce que vous seriez passionné pour la chasse...... ou la pêche du marsouin?

—Nullement, répondit d'une voix gutturale le personnage interpellé. Mais je ne puis voir passer un de ces animaux sans me sentir aussitôt en proie à une sorte de rage intérieure.

—Vous voulez rire. Il y a des gens que trouble la présence des serpents, des rats, des corneilles; mais vous êtes le premier homme, à ma connaissance, à qui la rencontre d'un marsouin fasse perdre son sang-froid.

—Et le meilleur de son temps...... et presque sa raison! reprit d'une voix fébrile, avec un geste d'illuminé, mon bizarre interlocuteur. N'ayez pas peur, ajouta-t-il en voyant mon étonnement, je ne suis pas un fou dangereux. Mais j'ai une idée fixe, qui me hante depuis dix ans et a pris le caractère d'une véritable obsession.

Persuadé que l'homme doit, en toutes choses, chercher à imiter la nature, du jour où j'ai eu, pour la première fois, rencontré comme ce matin une bande de marsouins, je me suis mis en tête de créer un type de navire pouvant, comme cet étrange animal, évoluer à volonté sur la surface ou dans les profondeurs de la mer.

—Un navire pouvant évoluer sous la surface de la mer! c'est là un désir qui vous est commun avec beaucoup d'autres chercheurs. Que de bateaux plongeurs n'a-t-on pas essayés déjà!

—Comprenez-moi bien. Je n'ai jamais songé à créer un *Nautilus*, à manœuvre hésitante et ne pouvant servir qu'à des usages exceptionnels. Ce que j'entrevois, c'est le navire de guerre proprement dit, ayant quelque chose des formes et de l'aspect des fameuses canonnières du capitaine Coles, c'est-à-dire émergeant à peine hors de l'eau et ne laissant guère paraître qu'une coupole blindée, susceptible d'être close hermétiquement, comme le reste du navire.

En temps ordinaire, mon bateau navigue à la façon des navires ordinaires. Cherche-t-il l'ennemi? il se dispose au contraire à pouvoir apparaître ou disparaître à volonté comme les marsouins de tout à l'heure. Je m'explique.

D'abord la force qui l'anime, lors d'une expédition, est l'électricité. Donc, à l'intérieur du bâtiment, aucun feu à entretenir, aucune fumée à craindre. C'est d'ailleurs un jeu aujourd'hui que d'emmagasiner de l'air comprimé, en quantité suffisante pour les besoins d'un équipage pendant plusieurs heures.

Le combat commencé, en voici les phases. Le canon de la tourelle tire-t-il? le recul même de la pièce fait clore hermétiquement le sabord et toutes les autres ouvertures de la coupole. Le navire entier devient impénétrable à l'eau.

Et subitement, instantanément, il s'enfonce, il plonge comme le marsouin. Non pour naviguer longtemps sous une épaisse couche d'eau, comme les divers types de bateaux sous-marins. L'engin de guerre de mes rêves ne disparaît, comme le poisson voyageur, que pendant les quelques secondes nécessaires au rechargement de la pièce et ne s'enfonce que des quelques mètres capables de lui assurer une véritable cuirasse d'eau, la même qui a protégé les marsouins de tout à l'heure contre l'impuissante mousqueterie du bord.

Bref, la manœuvre est celle-ci: on charge les pièces bien à l'abri sous une épaisse couche liquide, on laisse ensuite émerger la coupole cuirassée, mais seulement pour le pointage et le feu, et l'on replonge aussitôt. Le navire n'est plus ainsi qu'un affût à éclipse. En disparaissant sous l'eau, en effet, le coup une fois parti, il ne fait que ramener le canon derrière un abri. Cet épaulement liquide, impossible à détruire, c'est un matelas, une cuirasse d'eau.

Mais, dira-t-on, il est chimérique de penser qu'on peut faire exécuter en quelques secondes à une masse comme celle d'un navire ce va-et-vient qui lui permettra de paraître ou de disparaître à volonté.

Or, monsieur, si l'on veut bien examiner l'organe caractéristique de tous les poissons, la vessie natatoire, et appliquer à un navire où l'eau ne saurait pénétrer d'aucun côté, les dispositions indiquées par l'étude de ce seul organe, rien ne devient plus aisé que l'immersion instantanée, l'arrêt à toute profondeur et le retour à la surface du bateau-amphibie ainsi créé.

Qu'on imagine simplement traversant de haut en bas la partie centrale du navire un gros cylindre et un piston. Si le piston rentre dans le corps du navire, une certaine quantité d'eau le suit. Le volume du navire a diminué, son poids restant le même, tout le système va donc s'enfoncer. Si le piston est refoulé en sens inverse, le volume augmente, tout le système tend à remonter. Si le piston a un mouvement de va-et-vient rapide, le navire restera suspendu comme le poisson, par une sorte de frémissement du diaphragme qui représente l'enveloppe de sa vessie natatoire.

C'est simple comme tout, monsieur, n'est-ce pas cette idée? Croiriez-vous que depuis dix ans je me suis fait mettre à la porte de tous les bureaux où se dépensent si allegrement chaque année en cuirasses métalliques, bientôt destinées à disparaître, une si jolie collection de millions. J'ai fini par en prendre mon parti et je me résigne maintenant à jeter au vent ma pensée.

Puisse quelque gros paperassier impuissant, galonné et chamarré sur toutes les coutures, faire un sort à la pauvrette, l'adopter et lui donner son nom!

—Et le pauvre diable souriait tristement, découvrant ses dents serrées sous une lèvre dédaigneuse. Comme j'allais lui offrir la main avec une sympathie mêlée de respect, je vis tout à coup son bras s'étendre vers l'arrière. Un marsouin retardataire jouait avec grâce dans le sillage du navire.

—Tenez! s'écria-t-il, je perds décidément la tête. Le voilà qui me poursuit encore, qui me poursuit toujours, ce modèle vivant du navire de l'avenir: le cuirassé sans cuirasse.

LOUIS DENAYROUZE.

(Dans le *Petit Journal*, de Paris.)

Nouvelles scientifiques.

UNE APPLICATION DES PLAQUES PHONOGRAPHIQUES.—Il serait question d'annexer aux traités de pathologie des plaques phonographiques qui donneraient les bruits normaux et anormaux du cœur. Au point de vue pratique, ce progrès (?), s'il se réalise, aura des résultats insignifiants.

PUDIBONDERIE ANGLAISE.—On ne veut pas construire à Londres des chalets de nécessité. Ce serait trop shocking!

PHOSPHORESCENCE DES NOCTILUQUES.—Quand on expose les noctiluques à la lumière du jour, ces êtres ne présentent plus dans l'obscurité la moindre phosphorescence pendant un assez long temps.

FONDS D'ENCOURAGEMENT POUR LES ÉTUDES SUR LA GUÉRISON DE LA TUBERCULOSE.—La dernière liste de souscriptions qui a été publiée accuse une recette atteignant la somme de 62,690 francs.

USINE ÉLECTRIQUE MONSTRE.—On vient construire à Deptford une usine électrique qui se composera de deux machines de 1,500 chevaux et de quatre machines de 10,000 chevaux, pouvant alimenter 800,000 lampes à incandescence.

VERNIS SUR MÉTAL.—Ajoutez 1/5 d'acide borique au vernis que l'on désire adhérer sur un métal.

ÉTIQUETTES A COLLER SUR MÉTAL (fer, ferblanc, étain).—Frottez d'abord la place où l'on doit placer l'étiquette avec un oignon et collez par-dessus une étiquette avec de la gomme ou de l'amidon. (*Science pratique.*)

NOUVELLE ESPÈCE DE COLLE.—Dissoudre 30 grammes de sucre candi finement pulvérisé dans 100 grammes de silicate de soude. Conservez ce produit dans des bouteilles bien bouchées. On s'en sert pour coller le papier, le cuir sur le bois et sur le métal.

PASTILLES CONTRE LA FÉTIDITÉ DE L'HALEINE.

Café brulé en poudre	25 gr.
Charbon de bois en poudre	25 gr.
Acide borique en poudre	25 gr.
Saccharine	65 gr.

Teinture de vanille et mucilage d'acacia, quantité suffisante. Mélangez intimement et faites des pastilles de 0,75 centig. (*Progresso.*)

CONTRE LA FÉTIDITÉ DU NEZ.—Faire plusieurs fois par jour des lavages du nez avec la solution alcaline (eau, un litre; bicarbonate de soude, 30 grammes). Introduire matin et soir, pendant deux heures, un tampon térébenthiné dans chaque narine. (Pour préparer le tampon, on prend une petite boulette d'ouate qu'on trempe dans un peu d'essence de térébenthine. Ceci fait, on entoure cette boulette d'une légère couche d'ouate sèche.)

SAIGNEMENTS DE NEZ.—Badigeonner les cavités nasales une fois et au besoin deux et même trois fois avec la solution suivante: Chlorhydrate de cocaïne 2 grammes—eau 5 grammes—et glycerine 5 grammes.

POTION CONTRE LE RHUME AVEC TRACHÉO-BRONCHITE.—Benzoate de soude 5 grammes—eau distillée de laurier-cerise 3 grammes—sirop de Tolu, sirop de codéine, de chaque 30 gr.—alcoolature de racines d'aconit 20 gouttes—eau 60 grammes.

(1) Kaïd: chef d'une tribu.

(2) Cheurfa, pluriel de Chérif. Descendance du prophète, personnification de la noblesse religieuse. Seul, le chérif a le droit de porter la couleur verte dans ses vêtements.

On disait, en parlant d'un tripoteur célèbre, qu'on croyait ruiné:

—Lui, ruiné? Je l'ai rencontré hier, avec un pardessus doublé en peau de loutre.

—En peau de loutre? Vous voulez dire en pots de vin!

Un financier véreux et déshonoré parlait de suicide.

—Le fait est, lui dit un de ses créanciers, que ce serait très bien de votre part.

—Oui, dit l'autre, mais j'ai tellement peur de ne pas me manquer!

On parle d'un monsieur très circonspect et très timoré.

—Enfin, dit un de ses amis, il n'oserait pas dire de mal du père Adam, de peur de désobliger la famille!

En police correctionnelle:

—Accusé, pourquoi n'avez-vous pas rendu le billet de banque que vous avez trouvé?

—Pardon, mon président, je l'ai rendu.

—A qui?

—Je l'ai rendu à la circulation.

A propos des exercices physiques dans les lycées.

—Eh bien, tu seras content, déclare madame à M. Prudhomme. Ton fils ne saura ni un mot de latin, ni un mot de grec.

—Oui, fait fièrement M. Prudhomme; mais au moins, quand nous rentrerons de voyage, il montera les malles!

Dans les couloirs de la chambre des députés, la veille de l'audience Numa Gilly:

—Et vous, Emmanuel Arène, allez-vous là-bas?

—Moi? je suis représenté par plusieurs membres de ma famille.

—!!!

—Dame! les Arènes de Nîmes!

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 15 décembre 1888.

COMPTOIR D'ÉCHANGES (CLEARINGHOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$1,343,145 00	$153,286 00
Même temps la semaine dernière	2,079,509 00	280,206 00

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

MONNAIES — Souverains Victoria, $4 88 à 4 90; 20-marcs, $4 65 à 4 75; 20-francs, $3 80 à 3 90; doublons espagnols, $15 40 à 15 60; doublons mexicains, $15 40 à 15 60; 25-pesetas espagnols, $4 70 à 4 80; 20 pesos, mexicain, $19 40 à 19 60; or mutilé américain, 90 à 95c.; or léger américain 97 à 99 c. dollars mexicains, 75 à 75¾; sols péruviens, 72¼ à 73¼; pesos chiliens, 72¼ à 73¼; argent mutilé américain, 60c. par oz; 5 francs, 85 à 95c., argent anglais, par £, $4 80 à 4 90; billets de la Banque d'Angleterre, $4 80 à 4 90; billets de la Banque de France, 19 à 19½; reichsmarcs, billets, 23 à 24.

MARCHÉ MONÉTAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent continue en bonne demande mais moins ferme avec la quantité disponible plus libérale.

Papier exceptionnel	7
do A1	—@8
Prêts sur garanties collatérales	5@6
Time do do	—@7
Papier hypothécaire	6@8

New York—Taux de l'argent à 3½ pour cent. Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 5, consols 95 15/16 à 96¼; argent en lingots 42 7/16; U. S. 4's 129⅝ ex coupon. Paris—Rentes 82.05.

CHANGE.

STERLING—Commercial 84¼. Le STERLING est calme.

Commencement de navire A1 clear	482¼@483
Traites de banques—60 jours	485
Les FRANCS sont calmes.	
Francs de commerce	5.25
Traites de banques	5.21¼

Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est stable.

Traites de commerce $1 50 d'escompte.

Traites de Banques au pair.

Les banques tirent des chèques au pair pour le taux de collection.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Appel de 11 a. m.

25 actions du CC Slaughterhouse Co	41
$10,000 Louisiane 4 s	90⅜
1,000 Bons à prime	139½
Entre les appels de 11 a. m. et de 2 p. m.	
9 actions du Citizens' Bank	30
Appel de 2 P. M.	
5 actions du Carrollton RR	88½
$5,000 Bons à prime (B to drawing)	141¼
Après l'appel de 2 p. m.	
1 action du Cotton Exchange	240
Sales of Unlisted Securities.	
Appel de 11 a. m.	
20 actions Mex. Int. Imp. (Lot.) Co	24
Après l'appel de 11 a. m.	
5 actions Mex. Int. Imp. (Lot.) Co	24
Après l'appel de 2 p. m.	
10 actions Mex. Int. Imp. (Lot.) Co	24
24 actions Mex. Int. Imp. (Lot.) Co	24¼
10 actions Mex. Int. Imp. (Lot.) Co	24¼
12 actions Mex. Int. Imp. (Lot.) Co	25½

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur au pair	Offre	Demande
Bank of Commerce	10	8¼	9
Canal & Banking Co	100	148¼	....
Citizens	100	30	45
Germania National	100	185	....
Germania Savings	100	165	180
Hibernia National	100	156	....
Louisiana National	100	158	160
Metro. Loan & Savings	100	120	125
Mutual National	100	....	135
N O National	100	....	....
People's	50	....	....
State National	100	....	....
Union National	100	126½	129½
Whitney National	100	240	....
Compagnies d'assurances.			
Crescent Ins	100	50	55
Factors and Traders Ins	100	13	....
Firemen's	50	....	....
Germania Ins Co	100	118	123
Hibernia Ins	100	65	70
Home Ins	100	90	....
Lafayette	50	72½	....
Merchants Mutual	100	58	60½
Mechanics and Traders	100	114	....
N Orleans Ins As	50	18½	21
N Orleans Ins Co	50	22½	24½
San Mutual Insurance	100	....	....
Southern Ins Co	100	86½	92½
Teutonia	100	123½	....
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100	88½	89¼
Crescent City	100	68½	70
Canal and Claiborne	40	....	....
New Orleans City	100	108	109¼
Orleans	50	62	64½
St-Charles Street	50	57½	....
Actions diverses.			
Crescent Oil Works Co	100	....	....
C C Slaughterhouse	50	40¾	41¼
Imp Bonded Warehouse	100	....	....
Jeffer City Gas Light Co	100	....	....
Consumers Ice Co	100	....	....
Louisiana Ice Man Co	50	5½	6
La State Lottery Co	100	....	....
La Oil Co	100	....	....
Metairie Cemetry Ass	100	....	....
N O Gas Light Co	100	91¾	94½
N O Waterworks Co	100	63¼	65
Planters Crescent Oil Co	100	....	....
Sugar Shed Co	60	....	....
Southwestern Brush Elec trie Light Co	100	....	....
Louisiana Electric L't Co	100	....	....
Jockey Club	100	....	....
Bons d'Etat.			
Louisiana 4's		90⅜	90½
Louisiana 2's		39	43
Bons de ville.			
Premiums		139½	140
Premium drawn number		195	....
Privilege du Premiums		....	....
Consolidated 6's		109½	....
do Coupons		112	112¾
Consolidated Extended		109¼	....
do Crescent		112¼	112½
Extended 6's		104½	....
" Railroad		....	....
" Waterworks		....	....
" Tax		....	....
City 6 0/0 certificates		104¼	106
City 6 0/0 Cts for Consol Coup		105½	....
City 5		98¾	99
City 7's old		....	....
" new		....	115½
" gold		....	....
Bons divers.			
Cotton Exchange Stock		235	245
Produce Exchange Stock		50	100
Stock Exchange Stock		....	....
Mechanics, Dealers and Lumbermens Exchange Stock		15	....
U S 4 0/0		127⅛	128½
Canal & Claib. St RR mort		....	....
C., St. L. & N. O. R. R. Co		....	....
Jackson RR 2d mort. coup		....	....
Jackson RR 2d mort. debt		....	....
Morgan's L & T 1st gold mort.		110	115
Tex. & Pacific RR 1st gold m't		90	92½
St-Charles Hotel Co mort		98	....
Crescent City 1st		....	....
" new		103½	....
N O City RR Co mort		120¾	....
St-Charles St RR mort		116	....
N O Waterworks Co mort		116	....
La Ice Mfg Co mort 1st mort		100	....
La Ice Mfg Co 2d mort		80	....
Levee S. Cotton Press mort		....	....
La Electric L. 1st mort		95	105
Certificats et Warrants.			
State Warrants Ordin. 1884		....	....
State Warrants Ordin. 1885		40	50
do do do 1886		40	50
do do do 1887		40	....
do do do 1888		48½	55
Police Ct		50	....
School Ct		32	40
City Scrip, old		91	....
" new		42¼	....
Jan. In. Cts. on State Consols		31	45
Cts émis en vertu de l'acte 93 de 1880		25	....
Unpaid State Coupons No 12 (Janv. 1 1880)		16	20
Unpaid State Coupons prior to No 12		24	40
Unpaid City Coupons		....	....
Half paid Coupons		....	....
State School Warrants		36	48
Unlisted Securities.			
Mex. Int. Imp. (Lottery) Co		23¾	24

1 Avec dividende. 2 Avec coupon. 3 Crescent's Issue. 4 Sans dividende. 5 Sans coupon. 6 New Stock.

Pour moins de $5000 et plus de $1000

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étrangers sont prises des dépêches de la Presse Associée et notre rapport local du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHÉ DE LA NLLE-ORLEANS
SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 2500 balles, comprenant 150 balles après 2.30 p. m. hier.

Le marché est calme et facile.

Les cotons tachés sont de ⅛ à ⅜c plus bas que les cotons blancs.

Délivré sur contrats, — balles.

	Aujourd'hui	Hier
Low Ordinary	7⅛	7⅛
Ordinary	7⅝	7⅝
Good Ordinary	8¼	8¼
Low Middling	9	9
Middling	9½	9½
Good middling	10⅛	10⅛
Middling Fair	10⅞	10⅞
Fair	11¾	11¾

FUTURS.

Calmes et stables.

Décembre 9.28 à 9.29; janvier 9.29 à 9.30; février 9.38 à 9.39; mars 9.47 à 9.48; avril 9.56 à 9.57; mai 9.65 à 9.66; juin 9.74 à 9.75; juillet 9.82 à 9.83; août 9.79 à 9.80.

Les ventes comprennent 10,800 balles.

MARCHÉS DIVERS.

Aujourd'hui le middling était coté à la Nouvelle-Orléans à 9½ à Galveston à 9⅝; à Mobile 9⅜; à Savannah à 9 1/16; à Charleston à 9 7/16; à Wilmington 9⅝; à Norfolk 9 7/16; à Baltimore à 9⅝ à 9⅞; à New York 9⅞; à Boston 10 à 10⅛; à Philadelphie à 10 3/16; à Memphis 9½; à Augusta 9 5/16.

MARCHÉ DE NEW-YORK.
SUR PLACE.

Calme et stable.

Cotes: Middling Uplands 9⅞; Middling Gulf 10⅛.

FUTURS.

Stables.

Décembre 9.49 à 9.50, janvier 9.55 à 9.56; février 9.65 à ——; mars 9.80 à 9.81; avril 9.91 à 9.92; mai 10.01 à ——; juin 10.11 à ——; juillet 10.17 à ——; août 10.23 à ——; septembre 9.88 à 9.90.

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU, NET—A la Nlle-Orléans, depuis le 1er septembre, 915 821 balles; même temps l'année dernière, 1,090,905 balles; à tous les ports des Etats-Unis, 3,157,852 balles; même temps l'année dernière, 3,538 529 balles.

EXPORTATIONS A L'ETRANGER—De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre 562,268 balles; même temps l'année dernière, 654,049 balles; de tous les ports des Etats-Unis, 2,059,354 balles; même temps l'année dernière, 2,154,480 balles.

STOCKS—A la Nouvelle-Orléans, 270,569 balles; même temps l'année dernière, 307,738 balles; dans tous les ports des Etats-Unis, 837,231 balles; même temps, l'année dernière, 965,569 balles.

MARCHÉ DE LIVERPOOL.
SUR PLACE.

Calme et plus facile.

Cotes—5 7/16d pour le Middling Américain.

FUTURS

Calmes et stables.

MARCHÉ DU HAVRE.

Calme et facile.

Cotes—68 fr. pour le Tres Ordinaire (sur place) et 68 fr. pour le Low Middling (sur mer).

SUCRE ET MELASSE.

Rapport officiel du Louisiana Sugar Exchange.

SUCRE—

Ventes 9180 barils et 2204 boucauts de sucre et 4875 barils de mélasse.

OPEN KETTLE—Stable.

Choice	— @ —
Strictly prime	— @ 4⅞
Prime	4 13/16 @ —
Fully fair	4 11/16 @ 4¾
Good fair	— @ 4⅝
Fair	4½ @ 4 9/16
Good common	4⅜ @ 4 7/16
Common	4¼ @ 4 5/16
Inférieur	3½ @ 4
CENTRIFUGAL—Calme.	
Plantation granulated	7 3/16 @ 7¼
Off granulated	— @ —
Choice white	6¾ @ 6 9/16
Off whites	6⅜ @ 6 7/16
Gray off white	6⅛ @ 6¼
Fancy yellow clarified	— @ —
Choice yellow clarified	6 1/16 @ 6 3/16
Prime yellow	— @ 6
Off yellow	5⅞ @ 6
Seconds	4⅛ @ 5¼
MELASSE—Open kettle. Les qualités inférieures sont faciles.	
Fancy	43 @ —
Choice	41 @ 42
Strict prime	38 @ 41
Good prime	36 @ 37
Prime	32 @ 34
Good fair	28 @ 31
Fair	26 @ 27
Good Common	22 @ 24
Common	21 @ —
Inferior	— @ —
CENTRIFUGAL—Inactif.	
Fancy	— @ —
Choice	— @ —
Strictly prime	24 @ 25
Good prime	22 @ 23
Prime	20 @ 21
Good fair	18 @ 19
Fair	— @ 16
Good common	14 @ 15
Common	14 @ 15
Inferior	11 @ 13

SIROP—28 à 32.

RIZ.

RIZ BRUT—Marché inactif.

Cotes du riz brut: $2 00 à $ 75

RIZ ECALÉ—

Head	— 5¼@5⅞
Choice	— @ —
Prime	4⅝@5
Good	4¼@4¾
Fair	4@4¼
Ordinary	3¾@4
Common	3 @3½
No 2	2½@2¾

RIZ ECALÉ—Ferme; la demande est légère.

RIZ POLI—$14 00 à 15 00.

SON—$12 00 à 13 00.

Recettes — Sacs riz brut 2944; barils riz écalé 187.

Ventes — Sacs riz brut 0; barils riz écalé 463.

FARINES.

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse:

FARINE—Calme et facile.

Patents $5 75 à 5 85; extra fancy $5 15 à 5 25; Fancy $4 65 à 4 75; choix $4 25 à 4 40 le baril.

FARINE DE MAIS—$2 10.

HORS DE LA BOURSE.

FARINE SUR ORDRE—Winter wheat four patents $5 85 à 6 00 le baril; extra fancy $5 25 à 5 40; fancy $4 90 à 5 00; choix $4 40 à 3 50; Minnesota four, bakers $6 40 à $6 50; patents $7 00 à 7 25

FARINE DE MAIS—$2 15 à 2 30.

CREAM MEAL—Choice $2 50.

GRITS—Choice $2 50 à 2 60.

HOMINY—$3 00 le baril.

FARINE DE SEIGLE—$4 25.

OAT MEAL—Coarse $6 50; fin $6 15 le baril.

OAT FLAKES—$3 50.

GRAINS ET FOURRAGES.

A LA BOURSE.

MAIS — On cote 51 à 52 pour le blanc 51 à 52 pour le mêlé et 51 à 52 pour le jaune.

AVOINE — No 2 de l'Ouest 33 à 34; choix 35; du Texas — à —.

SON—90 à 92½c.

FOIN—Prime $17 00 à 18 00; Choice $19 50 à 19 50.

HORS DE LA BOURSE

Les petits lots se vendent aux prix suivants: maïs 2 à 5c de plus par boisseau; avoine 2 à 3c de plus par boisseau; son 5 à 10c de plus par 100 livres, et le foin $2 00 à 3 00 de plus par tonne.

PROVISIONS

A LA BOURSE.

Clôture officielle de la Bourse pour les lots en gros:

Les provisions sont faciles.

MESS PORK—$14 75.

VIANDES SALEES SECHES — Epaules 7 à 7½; short clear sides — à —; short rib sides 7⅝ à 8; long clear 7¾ à 7⅞.

BACON — Epaules à 8; short rib sides 9; long clear sides 9; short clear sides — à —.

GRAISSE—En tierçons, raffinée, 8½ à 8¾.

JAMBON—11 à 12.

Les cotes des provisions à la Bourse sont pour le marché en gros; les prix des détaillants sont de 25 à 50c plus élevés pour le porc, et de ¼ à ½c pour les autres articles provenant du porc.

HORS DE LA BOURSE

DIVERS—Jobbing—Prime mess à $14 50; pig pork $15 00 à 8 25 le demi-baril; $14 00 à — le baril; extra prime and rump pork à $14 25. Plain or canvassed shoulders 8 à 8½. Boston cut shoulders fancy, small, à 10½; pic-nic 8¼ à 8½; S. C. breakfast bacon 11 à 11½; choice to fancy s. c. hams 12 à 12½.

BŒUF—Jobbing—Extra plate beef $12 00; plate beef à $11 00 un baril; extra plate à $7 00 en demi-baril; extra mess $— à —; extra mess beef $8 75 à 9 00 le baril. New York Fulton Market $7 50 le demi baril.

EPICERIES.

Les prix suivants sont pour des petits lots.

CAFE—Prime 18¾ à 19; good 18½ à 18¾; fair 17¾ à 18, ordinary 16¼ à 16½; common 15½ à 15¾ la livre.

THE—Extra Formosa, 50c à $1 00 la livre; choice to fine 40 à 80c; fair to medium 24 à 35; imperial extra choice 90c à $1 00; fine to choice 30 à 60c; hyson and young hyson, 35 à 38 gunpowder, fair to finest 30 à $1 20.

BEURRE—Western Creamery—Extra à 36, extra firsts 30 à 31; firsts — à 25; seconds — à —; Western Dairy—Extra 19 à 21; extra firsts 17 à 18, first — à —; common 16 à 17. Jobbing un peu plus élevé.

FROMAGE — New York creams, fancy, 13; Western Cheddars full cream à 11½; Young America's full cream à 13; Western twins, full cream, fancy, à 12½; Western flats, fancy full cream, 12½ à 12¾; Ohio flats, best skims choice 8 à 9; Western flats, skims, à — à —.

SEL—De la Louisiane—City Coarse 75c; City Fine 95c; City Crushed 75c; Rock Salt ¾c la livre; pocket Salt 1½ à 5 selon la grosseur.

CHANDELLES STAR—Full weight 8½ à 9½c la livre.

AMIDON—2¼ à 3c la livre.

FRUITS ET NOIX.

Les cotes suivantes sont les prix en gros. On demande 25 à 50c de plus pour les petits lots et ¼ à 1c de plus par livre.

DU PAYS—Oranges de la Louisiane $5 00 à 6 00; Pommes $2 00 à 2 50 le baril; pacanes du Texas — à —; pistaches rouges du Tennessee 4½ à 5c la livre; de la Virginie 7c; raisins secs de la Californie $2 50 à 2 75 la boîte; muscatelle $2 50 raisins 40 à 50c. le panier; Cape Cod cranberries $9 50 à 10 00, pacanes de la Louisiane 3½ à 25c. la livre, du Texas, 6 à 10c.

ETRANGERS — Citrons de Messine $2 50 à 4 60, Citrons de Palerme $2 50 à 4 60; Raisins de Malaga London Layers par boîte $3 75; par demi boîte ——; par quart de boîte —— c.; raisins de Malaga en kegs à $3 50, en barils à $4 50 à $6, Bananes 75c à $1 00 le régime; Figues bananes $1 50 à 2 50 le régime; Dates 5½c la livre; Dates persanes 6½c la livre en boîte, Fard dates 9c, Currants 7 à 8c la livre, Figues sèches layers 15 à 16c la livre; Pruneaux 7c la liv.; Citrons 22½c la liv.; Amandes Tarragona 17c la livre; Noix du Brésil 10c la livre; Filberts 11c; Noix de Naples 16c; marrons italiens 12½; Noix de coco $32 50 le 1000, de pièce en baril.

GRAINE DE COTON ET SES PRODUITS.

Graine de coton ici $11 00; tourteaux $22 50 à 22 75 par long ton shipside bid; farine de graine de coton, ville et campagne, jobbing au dépôt, $20 50 per short ton, pour l'exportation $22 50 bid. Huile de coton crue 40 à — le gallon; huile raffinée 50c.

PRODUITS DE LA CAMPAGNE.

(Nos cotes représentent le prix en gros au landing. Les marchands obtiennent — à 25c de plus par baril et ½ à ¼c par livre en lots.)

POMMES DE TERRE — Western $1 60 le baril; Burbank in bulk $1 90.

PATATES DOUCES—$1 00; bulk $1 25 à $1 40.

OIGNONS—De l'Ouest $1 50 à 1 60 le baril.

AIL—Italien 30 à 60c. per bunch.

CHOUX—4 à 5c. par tête.

CHOUCROUTE—$3 50.

HARICOTS—Choice Northern 3½ à 3¾; Red kidney choice — à —; New York red kidneys à 4¾; western white kidney à — pois verts 2¾.

VOLAILLES—Les marchands en gros demandent de 15 à 25c de plus que les prix suivants par douzaine de volaille, et ½ à 1½c de plus par douzaine d'œufs.—Grosses volailles de l'Ouest $3 25 à 3 75 la douzaine; poulets $1 75 à 2 50; canards $3 00 à 3 50; oies $5 00 à 6 00, dindes $8 00 à 11 00. Les grosses volailles de la Louisiane $3 00 à 3 25; poulets $1 75 à 2 00; canards $2 00 à 2 50; oies $3 50 à 4 00; dindes $9 00 à 10 00.

ŒUFS—Ceux de l'Ouest 20 à 21c; ceux de la Louisiane 23 à —c.

SUIF—5¼ la livre pour celui de la ville; 4½ celui de la campagne.

CIRE D'ABEILLE—Prime yellow 18 à 19c la livre.

MIEL—Strained 40 à 60c le gallon.

LAINE — Burry 12 à 15c la livre; Louisiane clear 21½ clear lake 22½ c.

PEAUX AUX ABATTOIRS—70 livres et au dessus 4½c; steer et peaux de vaches 50 à 70 livres 3½c; kips, 14 à 30 livres, 5c; peaux de veau 35c pièce.

PEAUX DE LA CAMPAGNE—Green salted à 3; dry flint 6 à 7; dry salted 5 à 5½c la livre; damaged green hides 2c off; damaged dry 1/3 off.

PELLETERIE—Otter $3 50 à 5 00; castor $1 00 pièce; loutre 10 c. pièce; raccoons 10 à 20 c.

PEAUX—Chevreuil 18 à 20c la livre; mouton 10 à 50c pièce; chèvre 10 à 30c.

MOUSSE — Mêlée 2 à 2½c la livre; grise 1 à 1½; noire 2¾ à 3½c.

PLUMES—Plumes d'oies de première qualité 40 à 55c la livre; common 10 à 15c.

CORNES—Cornes de bœufs, prime, — à 5c pièce; cornes de vaches — à 1c.

MARCHANDISES DIVERSES.

TABAC EN FEUILLES—Heavy and Regie kinds lugs 3 à 5. Leaf 5½ à 11c.; Cutting and Barley sorts 5 à 9, Leaf 10 à 20.

TABAC MANUFACTURE—Jobbing par B. vre—Fine plug 80s à $1 06; fine medium 53 à 63c. Bright quarters and common 11-inch à 4 et 5's, 25 à 35c. Bright navy, 30 à 45c; fancy natural leaf 50 à 80c. fine-cut chewing 30 à 67c granulated smoking 25 à 70.

NAVAL STORES—Les prix du gros sont comme suit. Au détail il faut payer 25 à — c de plus par baril. Pitch $1 50 à —; goudron $2 25 à — le baril; $2 00 à — le demi baril. Résine—D E F $1 00, G 95c; H $1 00; I $1 25; K $1 40, M $1 75, N $2 25; W. G. $2 75; W W $3 15. Essence de térébenthine 42½ jobbing 3 à 4c de plus le gallon.

TOILE D'EMBALLAGE—Jute Bagging—En petits lots—Bagging, 1½ livre à 12½c la verge; 2 livres 13 à 13½; 2¼ livres, 14½c; bailing twine 10 à 11c la livre.

COTTON BAGGING — Lane Mills — 12½c per yard.

COTTON TIES—$1 50 le paquet.

CHARBON

PITTSBURG—Famille 50c le baril, $5 00 le boucaut. Anthracite $9 50 à 10 00 le ton; bateaux 37½c; steamers $4 50 la tonne, en gros 27 à 2½c le baril.

ALABAMA—Splint pour familles 50c; Cerona pour familles 50c; Montevallo 65c le baril pour familles. Helena pour familles 65c.; steam coal sur chars $4 00 le ton.

QUINCAILLERIE.

AXES—Hunt's	$6 50 @ 7 50
Double bit	— @15 00
AXLE GREASE—Frazer's kegs.	4¼@ 5¼
Boxes, gross	10 00 @10 50
BELLOWS—Blacksmith, 28 to 42 in	6 00 @22 00
BRASS—Sheet par livre	— @ 32
COTTON SCRAPERS	2 50 @ 3 00
CRADLES—France	30 @ 75
Ox	5 @ 7
COPPER—Roofing par livre	— @ 28
Brazier's sheets, 12 livres et au-dessus	— @ 25
HOES—H. B. No 0 to 6	2 50 @ 5 50
A. B. No 00 to 3	2 35 @ 6 00
Lyndon's bright Hoes, 000000 to 2	4 00 @ 8 00
ROTARY HOES—Mallon's	— @25 00
Avery's	125 00 @ —
Stubble diggers	— @75 00
HOLLOW WARE—Skillets	3 @ 4
Anvils	— @ 10½
IRON—Flat, 1½ to 4 inches by ⅜ to 1	2⅛@ 2¼
Round, 1 to 1¾ inches	2⅛@ 3
Painted	3¼@ 3¼
Bands—Light, 3 to 6x¼	2 65 @ 3 00
Heavy, 3½ to 6x¼ inches	2 45 @ 3 00
Hoops—1 to 3 inch	3 @ 3¾
Sheet—No 10 to 14 G	2 85 @ 2 75
Galvanised, No 26 G	6 00 @ 9 50
LEAD—Pig, par livre	— @ —
Sheet, par livre	— @ 7
STEEL NAILS—12 à 40d base	— @ 2 20
OAKUM—Navy	— @ 7½
United States navy	— @ 9 00
Best	— @10 00
PLOWS—Avery, cast, Nos ½ to 1	2 75 @ 3 75
Avery, steel	4 50 @20 00
Avery, double shovels, wood-en beams, net	— @ 3 25
Avery, double shovels, iron beams, net	— @ 2 25
Magnolia sweeps, all sizes net	3 00 @ 3 50
Double plows, Atkinson's, No ½ to 2, each	25 00 @30 00
PLOW STEEL—5 to 12x¼ to 2/3	4½ @ 4⅞
ROPE—Sisal, ¾ in. and larger, basis	10½@ 11½
Manila	13 @ 14
Cotton, 3-16 et ¾	14 @ 15
SPADES—Ames	10 50 @12 00
Rowlands	6 00 @ 7 00
SHOVELS—Ames'	9 50 @11 00
Rowlands	6 00 @ 7 00
SWEEP IRON—7 to 12x¼ to 5/16	3½@ 4
TIN—Roofing, 1x20x28 inches	— @12 50
I.C., do	— @ 9 50
1x14x20	— @ 7 00
I. C., 1x14x20	— @ 5 00
Block, par livre	26½ @ 27
TURPENTINE—Par gallon	— @ 53
VISES—Peter Wright's	— @16 00
WIRE—Barbed fence, galvanised	— @ 4⅝
ZINC—Sheet par livre	— @ 7
SHOT—Drop	— @ 1 15
Buck, 25 liv. bags	— @ 1 40
POWDER—25 liv. kegs	— @ 5 00

MARCHÉ AUX BESTIAUX.

BESTIAUX DU TEXAS ET DE L'OUEST—	
Choice fat par liv. gross	3 @ 3½
fair to common	2½@ 3
MISSISSIPPI, ALABAMA, &C. GRASS	
CATTLE—1re qualité, par tête	$15 00@22 00
2me qualité, par tête	$10 00@15 00
Vaches communes et vieilles	7 00@10 00
VEAUX—1re qualité, par tête	4 00@ 8 00
2me qualité, par tête	2 50@ 4 00
YEARLINGS—1re qualité, par tête	7 00@10 00
2me qualité, par tête	4 00@ 6 00
PORCS—Good fat Western, par liv. gross	6½@ 7
Fair Ouachita par liv. gross	4 @ 4½
MOUTONS—Choice, par tête	$2 50@ 3 00
Fair, par tête	1 50@ 2 00
VACHES LAITIÈRES—1re qualité, par tête	40 00@50 00
2me qualité, par tête	20 00@40 00

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

Entre New York et le Havre.

Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée No. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit:

LA NORMANDIE, de Kersabiec, samedi 15 déc.
LA BOURGOGNE, Frangeul, samedi 22 décem.
LA CHAMPAGNE, Boyer, samedi, 29 décem.

Prix du passage pour le Havre.

Première cabine (vin compris) .... $80 et $100

Deuxième classe $60

Billets aller et retour à prix réduits.

Entrepont, $26, avec aménagement supérieur comprenant vin, literie et ustensiles.

Pour fret et passage, s'adresser à J. B. DODART, Agt., 61 rue Carondelet.

Compagnie Générale Transatlantique.

New-York à Londres, via Havre, Southampton, ou via Havre, Dieppe, New Haven—
1re classe, $86.00, $106.00, $126.00.
2e classe, $64.50.

New-York à Londres, via Havre, Paris, Calais à Boulogne et Douvre—
1re classe, $141.00, $121.00, $101.00.
2e classe, $61.00.

LIGNE CROMWELL.

POUR NEW-YORK DIRECTEMENT.

Partant Mercredi 19 décembre, à 8 A. M.

Cette ligne se compose des steamers suivants: KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS.

Le steamer HUDSON, Capt. Freeman, partira de son quai au pied de la rue Toulouse.

ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P. 0/0

Passage—Cabine $40
Entrepont 20

Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre.

Pour fret ou passage s'adresser à ALFRED MOULTON & CO., Rue Carondelet No 41

MANDEVILLE, COVINGTON ET LES SOURCES D'ABITA.

Le Steamer New Camelia.

A partir du 1er octobre 1888, quittera Milneburg à l'arrivée des trains du chemin de fer Pontchartrain, du dépôt Pontchartrain au pied des Champs Elysées comme suit:

Les MARDIS à l'arrivée du train de 12 M.
JEUDI à l'arrivée du train de 12 M.
SAMEDI à l'arrivée du train de 3 P. M.

DE RETOUR.

Le bateau partira de OLD LANDING:
Les LUNDIS .... 5 A. M.
MERCREDIS .... 7 A. M.
VENDREDIS .... 7 A. M.

L'eau et le temps le permettant.

EXCURSIONS. (Avis en sera dûment donné.)

Prix, aller ou retour .... $1.

Fret reçu tous les jours à la gare du chemin de fer Louisville & Nashville, à l'extrémité de la rue Girod.

W. G. COYLE, No. 47 rue Carondelet

6 mai—

CHEMINS DE FER.

LOUISVILLE, NEW ORLEANS —AND— TEXAS RAILWAY.

MISSISSIPPI VALLEY ROUTE.

Arrivée.	Départ.
No 1 Fast mail. 9.00 A. M	No 2 Fast mail. 6.00 P. M
No 3 Express. 6.25 P. M	No 4 Express. 8.00 A. M
No 5 Baton Rouge acc'dation. 10.00 A. M.	No 6 Baton Rouge acc'dation. 3.45 P. M

Les trains Nos 1 et 2 ont des chars Buffet Pullman entre la Nlle-Orléans et Vicksburg, Memphis et Louisville.

Les passagers peuvent rester dans les chars-dortoirs de Vicksburg jusqu'au matin.

Des correspondances de trains se font à Harriston pour Natchez, N. J. et C. et Cooper's Well; à Vicksburg avec le V., S. & P. et V. et M. R.R.; à Memphis avec le Gulf Route pour Kansas City et le West et N., M. & M. V. RR. pour l'Est; aussi avec d'autres lignes divergentes.

Ligne courte pour Hot Springs.

JOHN BRADLEY, Agent Général.
E. W. HOW, G. F. & P. A.
R. F. REYNOLDS, Agent Commercial.

Route du Sud de la Nouvelle-Orléans du Texas et de la Californie.

Southern Pacific Co. Atlantic System via Morgan's La. & Tex. R. R. Pa. Co.

Départ de la N-Orléans	Arrivée à la N-Orléans
Pacific Express, daily ......7:15 am	Atlantic Express, daily ......8:10 pm
San Antonio Ex. ......7:20 pm	New Orleans Ex. press, daily ...8.05 am

Chars-dortoirs entre New-Orléans et San Francisco par l'Atlantic and Pacific Express. Pullman sleepers entre la Nlle-Orléans, Galveston et Dallas par le San Antonio and New Orleans Express.

Jonctions à Houston avec tous les chemins de fer de ce point. Billets à vendre et places dans les chars-dortoirs à retenir tous les jours au bureau coin Magazine et Natchez.

A. C. HUTCHINSON, Gen'l Manager.
J. G. SCHRIEVER, Traff. Manager.
W. C. WATSON, Gen. Pass. Agt.

17 mai—1an

BASILE BARES.

FACTEUR DE PIANOS.

84 Rue Royale, N. O.

SEUL AGENT POUR LES

Pianos GAVEAU, de Paris,

Supérieur à tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour, de construction nouvelle pour la sonorité prolongée, à cadre en fer fondu d'une seule pièce, système perfectionné, mécanique à bâtir à 2ème pétition, sommiers en fer, équilibré pour le mouvement, ces pianos ont la velocité et une parfaite de son remarquables.

Accords et réparations de pianos une spécialité 30 mars—

DATE DE FONDATION, 1805

COMPAGNIE D'ASSURANCES — DE LA — NOUVELLE-ORLEANS.

New Orleans Insurance Company of New Orleans.

Etablie en 1805.

BUREAUX: 3 rue Carondelet entre Canal et Commune.

Capital - $500,000

J. TUYES, Président
A. SCHREIBER, Vice Président.
JOSEPH A. HINCKS, Secrétaire.

Assure contre les risques de feu, de mer et de rivières, aux taux les plus réduits.

DIRECTEURS:
CHAS. T. DUGAZON, EDWD. J. BOBET.
PIERRE POUTZ, H. GALLY
D. FATJO, A. SCHREIBER.
CHAS. E. SCHMIDT, THEO. BRIERRE.
JULES TUYES, H. LAROUSSINI.
GUS. PITOT, J. W. HINCKS.

24 fév '88—1an.

Portraits au Crayon

J. EMILE RIVOIRE ARTISTE.

40 rue Toulouse.

11nov—

FEUILLETON.

No 56. Commencé le 13 octobre.

LES DRAMES DE LA VIE.

LA COMTESSE PAULE.

PAR EMILE RICHEBOURG.

TROISIÈME PARTIE.

LA PAPILLONNE.

XVII

PIERRE ROUGET A PARIS.

—Suite—

—Mon Dieu, mais vous pleurez! s'écria Flora en s'asseyant près de lui et en lui prenant les mains.

Le vieillard essaya de parler, son émotion l'en empêcha. Sans brusquerie, doucement, il retira ses mains.

—De grâce, monsieur, qu'avez-vous? continua la jeune femme attristée; on m'a dit que vous étiez venu à Paris exprès pour me voir; il faut donc que vous ayez besoin de moi; vous vous êtes rappelé ce que je vous ai dit sur la place de Saint-Amand, je vous en remercie et je répéterai mes paroles: si je puis faire quelque chose pour vous ou l'un des vôtres, disposez de la fille d'Inès Ramon; tout ce qu'il me sera possible de faire je le ferai.

—Oui, répondit le vieillard, qui avait eu le temps de se remettre, je me suis rappelé ce que vous m'avez dit sur la place de Saint-Amand.

—Eh bien, bon papa Rouget, faites que je sois assez heureuse pour pouvoir acquitter aujourd'hui une partie de la dette de reconnaissance contractée envers vous par ma famille.

—C'est la fille d'Inès Ramon qui veut qu'il y ait une dette de reconnaissance. Ce que j'ai fait en Espagne pour votre mère, mademoiselle, ne méritait pas qu'elle s'en souvînt, et moins que cette action si simple d'un honnête soldat français restât dans la mémoire de sa fille. Enfin, vous m'avez dit à Saint-Amand que vous me deviez quelque chose; c'est bien. Ah! il fallait que la chose fût bien grave, bien terrible, pour que je me sois permis, plein de confiance en vos paroles, de venir vous implorer.

—M'implorer, moi! Que dois-je faire, monsieur Rouget? Dites, dites!

—Mademoiselle, dans votre prospérité, dans votre grandeur, au milieu de la richesse, vous vous êtes souvenue de l'ancien soldat de Saint-Amand, qui n'est qu'un homme pauvre, souvenue aussi de mes enfants pauvres comme moi; cela prouve que vous êtes bonne, que vous avez du cœur; aussi me suis-je mis en route avec confiance et plein d'espoir.

Le vieillard attira à lui son petit sac de cuir, l'ouvrit, versa ce qu'il contenait sur la table et reprit:

—Cet or et ces bijoux, mademoiselle, vous me les avez envoyés par un de vos serviteurs; mais comme vous le voyez, je n'ai disposé ni de l'or ni des bijoux. Malgré mon âge et le peu de force que j'ai, je me suis mis en route pour Paris, afin de vous rapporter moi-même vos présents.

—Mais pourquoi? fit la jeune femme très surprise.

—Parce que les miens et moi ne pouvons pas les accepter.

—Mon Dieu, mais pourquoi? demanda encore la danseuse.

—Ah! pourquoi, répondit le vieillard, avec un accent douloureux, vous allez le comprendre.

Tout à l'heure, vous me demandiez de vous dire ce que vous pourriez faire pour moi; ah! ce n'est pas pour moi, qui vais bientôt mourir, que vous pouvez faire quelque chose, mais pour ma petite-fille.

—Cette charmante personne que l'on appelait à Saint-Amand la belle Paule?

—Je n'ai que cette seule petite-fille.

—Oh! parlez, monsieur, parlez! Votre petite-fille est mariée sans doute?

Le vieillard répondit par un mouvement de tête.

Il resta un moment silencieux, puis se redressant et tendant ses mains tremblantes vers la danseuse:

—Mademoiselle, dit-il d'une voix suppliante, c'est au nom de la senorita Mercédès d'Argélias et au nom d'Inès Ramon, sa mère, que je demande à la danseuse Flora grâce pour ma petite-fille et ses deux enfants!

—Mon Dieu, mais je ne comprends pas! s'écria la jeune fille avec une sorte de stupeur.

—Ah! je sais bien que vous ne comprenez pas encore, dit le vieillard, ne pouvant plus retenir ses larmes; ah! je sais bien que vous ignorez.... Eh bien, comprenez donc maintenant: Paule Pérard, ma petite-fille, a épousé le comte Maxime de Verdraine dont elle a deux enfants, deux petits garçons!

XVIII

LA VENGERESSE.

La danseuse avait bondi sur ses jambes comme poussée par un ressort et, frémissante, elle regardait Pierre Rouget avec effarement.

—Grand Dieu; que viens-je d'entendre! exclama-t-elle d'une voix étranglée et en devenant pâle comme un cierge, Paule Pérard est la comtesse de Verdraine!

Elle s'arrêta pour respirer avec force, car elle était haletante et suffoquait.

Au bout d'un instant, elle parvint à maîtriser son émotion. Alors, après avoir passé à plusieurs reprises sa main sur son front:

—Malheureuse, malheureuse que je suis! prononça-t-elle d'une voix sourde et vibrante, qu'ai-je fait? Je croyais être un agent de la Providence, je croyais que Dieu m'avait donné une mission de vengeance et qu'il était avec moi! Oui, je croyais cela et je me trompais!.... Oui, je croyais que le Dieu de justice, qui châtie les misérables, les infâmes, m'avait substituée à sa Providence!

Ah! ah! ah! continua-t-elle avec une sorte de frénésie sauvage, je croyais cela et je n'étais qu'un noir démon sorti de l'enfer!...... Paule Pérard, la petite-fille de Pierre Rouget! C'est à elle et à ses enfants que j'ai arraché le pain des mains!

Malheureuse! malheureuse que je suis! Ah! ma mère, ayez pitié de moi, ne maudissez pas votre fille!

Elle tenait son front courbé, comme écrasée.

Soudain elle se redressa brusquement, le regard sombre, et se rapprocha du vieillard qui la regardait avec effroi.

—Monsieur Pierre Rouget, dit-elle, que pensez-vous de moi?

—A mon âge, mademoiselle Flora, on est indulgent; je pense que vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer, que vous êtes plus malheureuse que coupable.

—Merci, monsieur Pierre Rouget. On vous a dit, n'est-ce pas, que j'étais la maîtresse du comte de Verdraine?

—On me l'a dit.

—Eh bien, on vous a trompé, c'est faux; je ne suis pas la maîtresse du comte de Verdraine, malgré les apparences, et bien que tout le monde soit autorisé à le croire. Non, le comte de Verdraine n'est pas mon amant.... au moins je n'ai pas cela à me reprocher envers l'épouse lâchement abandonnée.

Après une pause, elle continua:

—Je ne suis qu'une danseuse, une fille de théâtre, monsieur, comme je n'étais autrefois, lorsque vous m'avez vue à Saint-Amand, qu'une pauvre petite gitana. Oh! je sais bien ce que l'on pense, tout ce que l'on peut penser et dire d'une jeune fille faisant partie d'une troupe de saltimbanques, d'une jeune fille qui se montre demi-nue sur les planches d'un théâtre; on ne croit guère à la vertu des femmes de théâtre et l'on ne fait pas grand cas de leur moralité. Eh bien, l'on nous juge souvent avec trop de légèreté, avec trop de sévérité.

Monsieur Pierre Rouget, sur la mémoire vénérée d'Inès Ramon, ma mère, je vous jure que je n'ai jamais eu d'amant! Pourquoi cela? Ah! pourquoi? D'abord parce que je n'ai jamais aimé et que je ne suis pas une femme capable de se vendre; j'aimerais mieux mourir, me tuer de mes propres mains plutôt que de souiller ma conscience et de perdre l'estime de moi même.

Je suis d'une noble race, monsieur, et je tiens à garder intacte en moi la noble fierté de ma race!

Je ne pourrais aimer qu'un homme qui m'aimerait pour moi-même et qui trouverait que je vaux assez pour qu'il m'épousât. A celui-là, monsieur, dont je serais la femme, je me donnerais tout entière!

Et ce n'est point parmi les gens titrés, les riches financiers, les millionnaires que je voudrais le trouver, cet homme.

J'ai gardé de Saint-Amand plus d'un souvenir, entre autres celui d'un grand et beau jeune homme qui était alors fortement épris de la belle Paule et à qui j'ai adressé quelques paroles encourageantes. Eh bien, monsieur Pierre Rouget, celui que je voudrais aimer serait un homme qui ressemblerait par le cœur à ce jeune paysan de Saint-Amand-les-Vignes que votre petite-fille a dédaigné.

Le vieillard baissa tristement la tête.

—Oh! la malheureuse Paule, poursuivit la danseuse, elle a passé à côté du bonheur sans le voir, elle a repoussé celui qui l'aimait sincèrement, uniquement, dont la vie n'aurait eu qu'un but: la rendre heureuse; et pour épouser qui? Le comte de Verdraine, un misérable!

Pierre Rouget poussa un long soupir.

Hélas! les paroles de Flora étaient comme une griffe de fer labourant la plaie saignante de son cœur.

La jeune fille reprit:

—Mais laissons les choses du passé et parlons du présent. Vous êtes venu à Paris afin de me demander grâce pour la comtesse de Verdraine et ses deux fils, c'est-à-dire pour me crier: Rendez au mari à ma petite-fille et aux deux enfants leur père, et si le comte de Verdraine ne veut pas revenir à ceux qu'il a abandonnés, ne les ruinez pas, faites qu'il leur reste au moins un morceau de pain. Est-ce bien cela, monsieur Rouget, ai-je deviné votre pensée?

—Oui, oui, oui!

—Malheureusement, hélas! vous êtes venu trop tard ou, si vous aimez mieux, il eût fallu que j'apprisse plus tôt que la comtesse de Verdraine était votre petite-fille; aujourd'hui, mon acte de vengeance est accompli, et, si je reçois encore le comte de Verdraine, c'est qu'après l'avoir frappé avec fureur, inexorablement, j'ai trouvé que j'étais peut-être allée trop loin, et je me suis sentie prise d'une espèce de sentiment de pitié pour lui.

Je l'ai fait souffrir cruellement, horriblement, comme il avait fait souffrir les autres, plus peut-être, et du même mal. Il avait déjà fortement ébréché sa fortune, mais il était riche encore et j'ai entrepris de le ruiner.

—On m'a dit qu'il avait dépensé pour vous au moins un million.

—C'est fort exagéré, monsieur Rouget, car le comte dépensait d'un autre côté des sommes énormes; enfin, je crois bien que depuis un an le million a été englouti.

—Mais il n'est pas encore ruiné!

—Je ne puis vous laisser cette illusion; le comte est absolument ruiné; tout ce qu'il possédait vient d'être vendu par suite de saisies opérées par ses créanciers, et il ne lui reste rien, rien.

—Ainsi, plus rien à faire!

—Hélas! oui.

—Ma pauvre Paule! mes pauvres petits-fils! gémit le vieillard.

—Je les plains! murmura la jeune femme.

—Mais pourquoi la danseuse Flora, qui est toujours Mercédès d'Argélias, la fille d'Inès Ramon, a-t-elle commis cette abominable action? s'écria le vieillard avec véhémence et les yeux étincelants.

—Pour venger ma sœur, Dolorès d'Argélias! répondit Mercédès d'une voix creuse.

—Ah! fit lentement Pierre Rouget, c'est votre sœur que vous avez vengée?

—Oui, ma sœur, qui était douce, bonne, aimante, et que j'aimais comme on doit aimer une sœur aînée. Je n'ai pas cherché le comte de Verdraine, continua Mercédès d'une voix plus forte, c'est lui qui est venu à moi. La sombre fatalité l'a poussé vers Flora la danseuse; il m'a été présenté par un de ses amis qu'il avait instamment prié de faire cela pour lui; je l'avais vu déjà une ou deux fois, mais dans la rue, s'attachant à mes pas, et sans savoir qui il était.

Quand l'ami qui me le présentait prononça son nom, je ne sais quelle espèce de terrible fureur gronda aussitôt en moi, sourdement, au souvenir de ma sœur et de son malheur; ce fut comme un souffle puissant de haine qui pénétra tout mon être; faisant passer dans mon âme toutes les ardeurs de la vengeance.

M. de Verdraine voulait m'avoir pour maîtresse, il se l'était juré à lui-même, et la passion insensée que je lui avais inspirée m'a trop facilement aidée dans mon œuvre de vengeresse.

—Le malheureux avait donc fait bien du mal à votre sœur? demanda le vieillard.

—Il l'a tuée!

—Tuée?

—Oui, tuée, monsieur, et je vous dirai comment.

—La fille d'Inès Ramon a vengé sa sœur, je n'ai rien à redire à cela; moi, je suis pour la justice, il faut que les méchants, les coupables soient punis.

Mais quand le châtiment infligé au coupable atteint les innocents, je dis que ce n'est plus la justice et je m'indigne. Mercédès, Mercédès, vous ne saviez pas que la comtesse de Verdraine était la petite-fille de Pierre Rouget, l'ancien soldat du Trocadéro, mais vous n'ignories pas qu'il y avait une comtesse de Verdraine, abandonnée par son mari et mère de deux enfants. Oh! Mercédès, n'avez-vous donc pas pensé à ces innocents, à ces malheureux dont vous faisiez des victimes?

—Si, monsieur Rouget, si, j'ai plus d'une fois pensé à eux, et si le comte de Verdraine y avait aussi pensé, lui, s'il eût eu des regret de les avoir abandonnés, s'il eût manifesté seulement l'intention de retourner près de sa femme et de ses fils, j'aurais eu pitié de lui...... Mais chez cet homme, qui n'a conscience d'aucun de ses devoirs, chez cet homme gangrené, égoïste, débauché, privé de sens moral, je n'ai rien trouvé, rien, pas un seul sentiment honnête, et il n'a pu m'inspirer que le mépris et le dégoût.

Et je ne me suis pas arrêtée: mon œuvre était commencée, je l'ai poursuivie; quand on veut jouer le rôle de la Providence pour châtier un criminel, il faut se faire un cœur de bronze et se rendre inaccessible à la pitié, car si l'on s'apitoyait sur les innocents qui peuvent être frappés du même coup que le coupable, on ne pourrait jamais être un vengeur.

Peut-être suis-je allée plus loin que je ne l'aurais voulu, peut-être ai-je frappé trop fort?.... ceci est entre Dieu et ma conscience.

—J'ai vengé Dolorès, j'ai vengé ma sœur.

Si j'ai dépassé le but, je demanderai pardon à Dieu, et Dieu, qui connaît mes intentions, Dieu me pardonnera!.... Je sais ce que je dois faire pour obtenir le pardon!

Elle avait prononcé ces dernières paroles, superbe d'animation, d'énergie, le visage resplendissant et ayant sur le front comme une auréole.

Le père Rouget baissa tristement la tête.

—Tout est fini, murmura-t-il; mon Dieu, que vont devenir la mère et les enfants!

La danseuse eut un mystérieux sourire.

Mélie, assise dans un coin de la chambre, pleurait silencieusement.

Après un assez long silence, la Papillonne reprit:

—Monsieur Pierre Rouget, je ne veux pas vous demander de me pardonner le mal que, sans le savoir, j'ai fait aux vôtres: mais pensez-vous qu'aux yeux du monde je puisse être excusée?

—Oui, répondit faiblement le vieillard.

—Je ne puis vous demander plus; merci!

Maintenant, continua-t-elle, je vous ai dit que je vous apprendrais comment le comte de Verdraine a tué ma sœur Dolorès. Ecoutez.

Ma mère, Inès Ramon, que vous avez connue, sortait d'une famille autrefois riche et puissante en Espagne, que des événements graves, l'ingratitude des princes et des malheurs de toutes sortes avaient ruinée.

Vainement les descendants essayèrent de refaire leur fortune, de reprendre dans le pays la place et le rang qui leur appartenaient par droit de naissance et que leur intelligence et leur dévouement à la patrie méritaient.

Don Ramon, mon aïeul, était colonel lorsqu'il tomba sur le champ de bataille frappé par une balle française. C'est la loi de la guerre. Mon père, don José d'Argélias, officier d'avenir dans l'armée espagnole, mourut prématurément, laissant sa veuve à peu près sans ressources avec quatre enfants jeunes encore qu'il fallait élever.

La pauvre femme a fait comme elle a pu, c'est donné beaucoup de peine, mais a eu la satisfaction de nous voir grandir.

Les deux aînés étaient des garçons; tous deux aujourd'hui sont officiers. Dolorès était venue au monde la troisième et moi deux ans après elle.

A l'école où ma mère nous avait placées, ma sœur et moi, nous avons appris ce qu'il est indispensable que des jeunes filles sachent et aussi la langue française. Ma mère l'avait voulu. Comme je vous l'ai dit, monsieur Rouget, Inès Ramon se souvenait de vous, et bien que son père eût été tué par une balle française, à cause de vous elle aimait la France et les Français.

Je dois vous dire que nous habitions à Grenade.

Quand j'eus douze ans, j'entrai à l'école de danse de la ville; c'était dans mes goûts et peut-être chez moi, déjà, une vocation. Ma sœur, de son côté, qui avait des dispositions pour la comédie et le drame, suivait un cours de déclamation.

Notre mère mourut et avec elle s'éteignait une petite pension qu'on lui avait accordée en récompense des services rendus par son père, mort au champ d'honneur et comme veuve d'officier.

Dolorès et moi, nous nous demandâmes ce que nous allions devenir, car nous n'avions personne qui s'intéressât à nous et nous avions trop de fierté dans l'âme pour nous adresser à des gens plus haute que nous et qui peut-être ne nous seraient pas venus en aide.

(A continuer).